

Sri Lanka: Sourires, rires et émotions

Après toutes ces années à Verbier où nous avons partagé avec Sonja Burri les récits de son immense passion pour le Sri Lanka, de ce travail admirable qu'elle accomplit dans ce pays depuis près de 30 ans, nous voici enfin dans ce pays merveilleux !

Lorsque nous avons poussé la porte du Sujeeva Home à Batticaloa notre émotion a été indescriptible.

Nous avons été accueillis par des sourires et des rires, nous avons reçu des colliers de fleurs, partagé un repas délicieux et assisté à un spectacle de danses et de chants.

Notre petite-fille, Helena, 20 ans, a séjourné durant trois semaines avec les 32 filles de cet orphelinat géré par Selvy, une femme admirable d'efficacité et de bonté. Une expérience très enrichissante !

Notre fils, Philippe, nous a souvent expliqué le travail accompli sur place avec Sonja lors de leurs voyages, mais il faut avoir été sur place pour réaliser l'extraordinaire réussite de l'Association Sujeeva. Durant toutes ces années de guerre, Sonja n'a jamais abandonné, jamais baissé les bras, elle s'est battue pour le bonheur de ces enfants qui n'ont rien. Une véritable Mère Teresa du Sri Lanka !

Puis encore une forte émotion lors de la visite de l'école enfantine de Trincomalee, construite grâce au soutien de Sujeeva, où une trentaine d'enfants de réfugiés, garçons et filles dans de magnifiques uniformes scolaires, ont chantés pour nous !

Nous avons également assisté à un spectacle de danses traditionnelles dans l'Ecole de Kalaimahal, l'une des filles parrainée par l'Association Sujeeva depuis son plus jeune âge. Orpheline de père et de mère, cette jeune femme a suivi toute sa scolarité et sa formation de danse en Inde grâce à ce soutien financier indispensable. Aujourd'hui, son école de danse accueille plus de cent enfants chaque semaine et perpétue la tradition de la danse tamoule et indienne.

Notre récit ne serait pas complet si nous ne parlions pas d'Anton, le coordinateur local, un homme généreux, efficace et ouvert, dont la bonté se lit dans le regard.

Nos souvenirs de ce séjour, et les sourires de tous ces enfants, resteront gravés à jamais dans nos cœurs et notre mémoire. Bravo Sonja et merci pour eux !

Sonia et Jacques Boissonnas



Belle île

Après 10 heures de vol, nous atterrissons à Colombo. Je ne sais pas très bien ce qui m'attend. Philippe nous a peint le tableau d'un pays aux mille visages, tantôt déroutant, tantôt magnifique. Je sais que nous verrons de beaux paysages, que nous rencontrerons des gens que le hasard de la naissance a placés en bas de l'échelle sociale. Je sais aussi que je vais brûler mes papilles à leurs plats épicés et tremper plusieurs chemises dans l'étouffoir accablant d'une humidité torride. Et si je me réjouis de tout cela, je pressens qu'aller à la rencontre des plus démunis est une épreuve délicate.

Tout commence par l'arrivée sur le tarmac de la capitale ceylanaise, le souffle quelque peu perturbé par une humidité et une chaleur qui semblent s'être associés pour nous accabler. Sur cette île, l'air nous paraît, pendant les premières minutes, aussi rare que du Bircher dans le désert.

Installés au frais dans le minibus, chaque membre de notre équipe s'apprête à affronter sans le savoir sa 2ème épreuve ; garder les yeux ouverts et le contrôle de ses nerfs, alors même que le style de conduite musclé de Sarath, notre Vatanen de chauffeur, tout comme d'ailleurs celui de la majorité des Sri-lankais, n'invite qu'à la prière ou aux hurlements. Seul Philippe rit de nos agitations. Je le soupçonne même d'y prendre un certain plaisir.

Pour ceux d'entre nous qui ont gardé les yeux grands ouverts, il ne reste plus qu'à laisser notre rétine et notre cœur s'imprégner des panoramas magnifiques, de la verdure luxuriante, des sourires mille fois offerts par une population chaleureuse, modeste mais digne et des sites historiques et religieux formidablement bien conservés. Tout au long du voyage, je me dirai souvent que cette île, dont le toponyme signifie belle île, porte décidément bien son nom.

Notre voyage sur les terres, les monts et parmi les gens, nous mène à rencontrer un certain nombre de familles soutenues par l'Association Sujeeva. La plupart de ces moments sont légers et joyeux tant les familles visitées manifestent de la gratitude pour l'aide qui leur a été apportée. Nous dansons chez Tanad à Nuwara Eliya et nous dansons encore avec les filles du Sujeeva's Home à Batticaloa. Leurs conditions de vie restent modestes mais honorables pour la plupart et Sujeeva, qui a permis de scolariser de nombreux enfants, a, de plus, participé, ici, à la restauration d'un toit ou à la construction de latrines décentes, là, au rééquipement d'un pêcheur après le tsunami.

Les rencontres avec les familles soutenues par Sujeeva nous mènent à réaliser à quel point leur équilibre est fragile. L'absence de filet social ou de capital personnel les expose à une misère certaine au moindre accro de la vie. Aussi longtemps que les parents sont en mesure de travailler, les familles parviennent à subvenir à leurs besoins quotidiens minimaux, mais les écueils sont constants et nombreux.

Notre van s'immobilise sur le bord de la route quelque part en-dehors de Nuwara Eliya. Nous sommes guidés sur des chemins de poussière à travers de petites parcelles de jardins jusqu'à ce qui serait pour nous une cabane de jardin et rendons visite à une famille dont le père, à la moelle épinière brisée par un malheureux coup du sort, est immobilisé. Nous constatons très vite que l'homme présente des escarres sur les jambes. Sa femme et sa belle-mère n'ont pas reçu les instructions minimales qui leur permettraient de lui éviter des infections fatales à très court terme.

La case est propre, les deux enfants sont vifs et en bonne santé. Accroupis auprès du lit du papa, nous échangeons quelques propos. Si son esprit semble tout à fait intact, sa capacité à parler est fortement diminuée. Avec l'aide de notre ami et traducteur Tanad, nous échangeons tout de même quelques propos dans le but de sonder son état et le rassurer autant que possible. Décision est prise de prendre à charge les deux enfants de cette famille par le biais d'un parrainage afin de pouvoir assurer la scolarisation des enfants et un revenu minimum à cette famille. Tanad est également chargé de trouver aussi vite que possible un physiothérapeute qui puisse se déplacer 2 fois par semaine pour traiter le papa, le sortir de son lit, l'asseoir et tâcher de lui éviter les séquelles d'une trop longue immobilisation. Ce traitement devrait coûter environ 40 francs par mois et sera pris en charge par l'Association Sujeeva.

Nous les quittons admiratifs de leur courage et leur persévérance et quelque peu inquiets pour l'avenir du papa. Et lorsqu'il nous adresse un dernier regard, je peux dire que ce qui est passé dans ses yeux et resté dans nos gorges plusieurs minutes avant de descendre dans nos cœurs. Il y aura d'autres rencontres dans les jours qui suivront mais déjà nous avons compris que si l'île porte le nom qu'elle porte, ce n'est pas tant pour ses paysages que pour les gens qui la peuplent.

Rocco Giudice

